

NOUVEAUTÉ LIVRE
Communiqué de presse

in fine
ÉDITIONS D'ART

NOUVEAUTÉS
SEPTEMBRE
2021



*Le Bœuf jазze,
le Bœuf chante,
le Bœuf danse...*

LE BŒUF SUR LE TOIT

MIROIR DES ANNÉES FOLLES

Auteur :

Jean Pierre Pastori,

historien de la danse et du spectacle, est l'auteur de biographies des chorégraphes Serge Lifar et Maurice Béjart, du peintre Christian Bérard et du couturier Robert Piguet.

Prix de vente 39 € TTC

160 pages

120 illustrations

24 × 28 cm

Cartonnée contrecollée

TVA 5,5 %

Version française

Disponible le 23/09/2021

Diffusion – Distribution :

CDE-DLM-Madrigall – SODIS



Il y a un siècle, **Le Bœuf sur le toit** entrait dans la légende des années folles. Avec Jean Cocteau et ses amis musiciens du groupe des Six pour parrains, avec Wiéner et Doucet au piano, le bar-restaurant-cabaret de Louis Moysès fut, selon le peintre Jean Hugo, « le carrefour des destinées, le berceau des amours, le foyer des discordes, le nombril de Paris ». Musiciens et jazzmen s'y donnaient rendez-vous pour jouer des nuits entières des concerts improvisés. De ces concerts improvisés est née l'expression « **faire un bœuf** ».

À l'occasion du centenaire de ce lieu emblématique, venez pousser les portes du mythique cabaret pour revivre, en compagnie de l'auteur Jean Pierre Pastori, ses plus grandes heures de gloire.

Contact Presse/Librairie :

Marc-Alexis Baranes

Tél. 01 87 39 84 62 / 06 69 95 13 87

mabaranes@infine-editions.fr

in fine SPPA 10, boulevard de Grenelle • CS 10817 • 75738 Paris Cedex 15
SIRET B 304 951 460 00068 • TVA Intra-communautaire FR 56304951460
Retrouvez-nous sur www.infine-editions.fr

NOUVEAUTÉS
SEPTEMBRE
2021



PRÉFACE



M'a première rencontre avec le *Boeuf sur le toit* fut en consultant un livre de Maurice Sachs. Je me souviens de ce dessin de Jean Hugo représentant un boeuf en haut d'un immeuble, le moulin levé vers le ciel. Cette image m'a levement interpellé que je me suis intéressé à cet écrivain que *Boeuf sur le toit*. J'ai découvert un lieu unique, sortant, étrange de l'effacement des « années folles » à Paris, une des époques les plus importantes à tous points. Participer à la naissance de cet endroit m'a donné l'occasion de me familiariser avec cette grande famille d'artistes qui ont été les plus grands monuments du début du XX^e siècle. Du groupe des fils à Whistler et Doucet, Pauline et Félix, de Jean Cocteau à Francis Picabia et Brnoy, de Marcel Proust à Louis Aragon, de Joséphine Baker à Charles Chaulieu, Coco Chanel, Christian Dior et tant d'autres autres personnes... Les années du *Boeuf sur le toit* ont été un moment artistique et culturel particulièrement intense par le jazz et le surréalisme. C'est justement cette idée d'un Paris libre, cosmopolite et innovant que j'ai voulu faire revivre dans ce nouveau livre. C'est une après réflexion, le *Boeuf sur le toit* devait retrouver l'essence de fait de l'époque. Comme souvent, j'ai voulu rendre le design, l'art, la musique, le spectacle et la mode sous un même toit, un espace d'expression et de plaisir. J'ai joué avec les couleurs et les textures pour rendre une atmosphère unique et chaleureuse, propice à la fête. Dans la salle de restaurant, les marqueteries de bois Art déco répondent aux miroirs qui trompent le regard pour voir et être vu, avec un mobilier inspiré des célèbres de René Proust et des bandeaux à la Jean Tardieu. Le bar-bibliothèque évoque les intérieurs de Jean-Michel Frank, une invitation à pénétrer dans le secret d'un monde-foyer, habitat de charme de retour à une certaine façon d'être. J'ai laissé mes imaginations être d'une année en compagnie de toutes ces personnes. Comme le fait ce livre, j'ai retrouvé le sens de ces illustrations et ceux du *Boeuf sur le toit* pour comprendre l'histoire culturelle de l'époque, ses richesses et sa responsabilité, pour la transmettre de nos jours et rendre la flamme de cette passionnée jadis éteinte.

Alexis Marille
Designer

Fig. 2 • L'entrée actuelle du Boeuf sur le toit, 34, rue de Colonne



SOMMAIRE

Introduction	10		
QUAND LE BOEUF MONTAIT SUR LE TOIT		QUAND LES MARIÉS MONTAIENT SUR LA TOUB BIFFEL	
1 • Un cocktail des Cocteau	34	11 • Le Barol, le coq et l'arabesque	54
2 • Louis Mopins, dit Maitre	35	12 • Des trois Dames, des comités d'artistes	54
3 • Un Guise au Boeuf	37	13 • Des soirées en forme de péris	77
4 • Un café grande ouverte	38	14 • De jeunes bouillottes portant mince	84
5 • L'OFF cosmopolite	39	15 • Tous livres de cuisine les chiens en fait	90
6 • À l'initiative de Marcel Proust	38	16 • La Nove musicale	84
7 • On veut voir les artistes d'aujourd'hui	42	17 • Les soldats de Dieu	100
8 • Nostalgie quand tu nous tiens !	44	18 • Bonne fête pour Cocteau et Picabia	104
9 • La vision d'Ingres de Miró	54	19 • Le temps coule, coule, coule...	112
10 • Un galon pour les années folles	58	20 • Le « géométrisme » par les yeux	118
		21 • La Vision totale	124
		22 • Au dîner avec Whistler, Doucet et les de la mort	130
		23 • Le ciné-magasin de la vie artistique	134

Page de garde		ANNEXES	
Fig. 1 • Le restaurant Alain Malin		Chronologie	143
Fig. 2 • L'entrée du Boeuf sur le toit dans l'après-guerre		Glossaire	149
Fig. 3 • Les années folles		Bibliographie	152



QUAND LE BŒUF
MONTAIT SUR LE TOIT



I
UN COCKTAIL,
DES COCTEAU

Le Bœuf sur le toit est l'avatar du bar Gaye qui ouvre en 1928. Son inauguration l'année suivante est suivie d'une « bombe caraboline ». Le sculpteur Brancusi et le jeune Raymond Radiguet s'en échappent et fuggent jusqu'en Corse... Le succès remporté par l'établissement incite Louis Moysès, l'entrepreneur patron, à commander deux autres titres à Jean Cocteau : Le Grand Écart et Les Enfants terribles. Cocteau, lui, se défend d'être « directeur » de cabaret. Mais « chef d'orchestre » de jazz-band, pourquoi pas ?

II L'établissement n'est pas encore officiellement ouvert. Pour l'instant, seuls les clients fidèles, proches du jeune patron, Louis Moysès (voir plus loin, chapitre II), s'aventurent déjà au Bœuf sur le toit, 28, rue Bonaparte d'Anglais. Jusqu'à y a peu, tous fréquentaient assidûment le bar La Cigogne, ex-Gaye, rue Dufrenoy, à quelques centaines de mètres. Mais Moysès a été victime de son succès. Lui de réduire du monde, il s'est résolu à démultiplier pour investir le plus vaste espace. Ce 10 janvier 1928, une soirée privée réunit notamment Cocteau et le jeune Raymond Radiguet, Picasso et sa femme Olga, Coco Chanel, les dames Fréhel, le sculpteur Brancusi, les peintres Jean Hugo, Valentine Hugo et Marie Laurencin, les poètes Max Jacob et Tristan Tzara, Paul Morand, Erik Satie, Mistinguo, le journaliste moche de Bonnard et Toulouse-Lautrec, le pianiste Jean Willem, ainsi que les fils, groupe de jeunes musiciens français. Les bouteilles de champagne sortent tout le monde en verre, et plus particulièrement Brancusi et Radiguet qui, au grand dam de Cocteau, s'excusent aussitôt de s'en aller. Preu sicut il s'agit de sortir, ils quittent la Madelonnie pour Montparnasse et débarrassent au Dôme, juste à temps pour acheter des cigarettes. Galants hommes, ils ont proposé à Nina Hanriot, une artiste peintre galloise qui était aussi de la partie, de la raccompagner chez elle.

Au comble de l'excitation, Brancusi a soudain une idée. Et si plutôt que de se séparer, le trio poursuivait les réjouissances en montant dans le bâtiment



Fig. 7 • 28, rue Bonaparte à Paris, après 1928

Page de gauche

Fig. 8 • Le groupe des artistes et de la jeune Marie-Virginie de la part de Jean Willem (de profil, derrière), Jacques-Émile Blanche, 1921

De cette page précédente

Fig. 9 • La Pipififi, Pierre Bonnard, 1925



5
L'ŒIL CACODYLATE

Ce ready-made, conçu par Picabia, signé par une cinquantaine d'artistes, devient l'œuvre ma de *Bouffeur* le fait de son inauguration. Très vite, l'établissement acquiert une réputation au vif sulfureux. Pour le peintre Jean Dagu, c'est « le carrefour des destinées, le bureau des amours, le foyer des discordes, le moulin de Paris ». Les romans de gare ne sont pas seuls à y faire référence ; ceux de Jean-François Mauriac aussi.

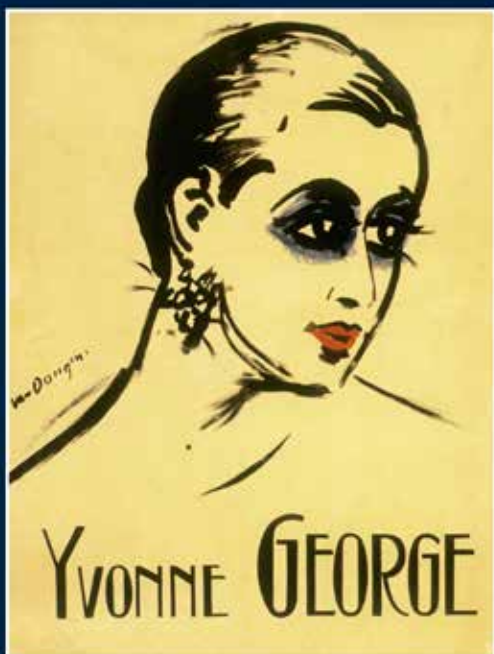


Fig. 27 • Clément Doucet et Louis Mispelaux avec L'ŒIL cacodylate au Bouffeur sur le boulevard Haussmann, vers 1928
Page de gauche
Fig. 28 • L'ŒIL cacodylate, Francis Picabia, 1921

N^e brûlant pas les doigts. Dès décembre 1921, Mispelaux signe sur la rue L. Bouffeur d'Anglais. Par la cour intérieure, les habitués jettent du feu, à droite, au restaurant, à gauche de la porte cochée. « On faisait la soirée en s'installant ou en se levant, au sens le plus littéral du terme... » observe le peintre de Paris, Léon Paul Fargue. Quant à Jean Cocteau, il ne cède pas un instant dans son roman *À travers l'écran* : « En cet espace qui est dit jadis beaucoup trop petit pour servir de salle à manger dans une maison bourgeoise, vers quinze, cruel, deux cris, trois cents personnes pouvaient en presser, en pousser, danser et se pécher. » Peut-être le romancier exagère-t-il un rien... Encore que Francis Mauriac, lui même, décrive les diners comme un « banc de saules »²⁷. Le rythme donné par le piano de Clément Doucet impose un certain dynamisme, reconnaissable entre tous. « Ce dynamisme, si on le rencontrait chez un danseur dans un autre établissement, faisait dire à un initié : "Tiens, un habitué du Bouffeur" C'était une marque d'une supérieure distinction », se souvient Jacques Nolis. Le silence est soigneusement conçu, qui repose sur l'association des harmonies indolentes obtenues par des lampes appliquées en paravents, des projecteurs, des lanternes vénitaines tricolores, du carton ondulé et du ciel noir. Les murs sont ornés de quelques Picasso prêtés par Tardieu²⁸. Ils sont tendus de papier de soie japonais, une coquette « *Le Bouffeur le fait* », peinte par Jean Dagu, surmontant les tables laquées en noir et les banquettes de velours gris où l'on s'installe. Quant à L'ŒIL cacodylate, il s'impose au-dessus de tout.

Septembre 1921, Francis Picabia, qui se relève d'un mois oculaire particulièrement douloureux, peint un œil surdimensionné bien qu'il qualifie de

27. Léon Paul Fargue, *Le Peintre de Paris*, p. 49.
28. Francis Mauriac, *Ce qui n'est pas dit*, p. 99.
29. Jacques Nolis, *Propos sur l'histoire de l'art*, p. 24.
30. Théophile-Alexandre Harry Kistler, *Les Cultes du secret*, Rivoli, p. 124.



6
À L'OMBRE
DE MARCEL PROUST

Deux orchestres, cela finit par faire du bruit... Surtout la nuit. Proust qui pourtant ne sert guère s'en accommode exceptionnellement. Mais pas le propriétaire de l'immeuble de la rue Bouffeur d'Anglais qui, en 1928, obtient l'expulsion de son restaurant-cabaret. *Le Bouffeur* transporte son bois, rue de Valenciennes, dans un bâtiment dont on dit (faussement) que Benjamin Franklin y serait séjourné. Par la suite, on authentifie entreprenant, Meubles ornés en province des accents sublimés.

Ce n'est pourtant pas avec la police des mœurs que Louis Mispelaux a des difficultés. C'est avec ses concubines. Directes portées glorieuses lui en avait qu'il ne dispose pas de l'immortalité du trait. Il a dû oublier de le demander... Mais le *Bouffeur* se contente pas d'être un lieu réglementaire. Le cabaret qui a été ouvert en 1924 sous Yvonne George au titre d'atelier et qui ne ferme qu'à la fin est suffisamment bruyant pour que les voisins s'effrayent à leur tour. Il y a deux orchestres, un au bar, l'autre au restaurant... « Il semble le fait observe l'éminent Nolis. » Il faut être vraiment naïve pour se présenter rue Bouffeur d'Anglais vers 11 heures. À minuit, lorsqu'il le faut, l'été par les balcons, mise en vers par trois heures de quart. Vers 1 heure, l'effacement des pupilles, suspension des acteurs³¹. Le volutage ne permettant pas à son fin, la propriétaire du bâtiment, la baronne de Courcel, envoie un habitué constater qu'il n'y a rien de suspect. Il est appelé à la justice pour faire expulser son locataire indiscipliné. Déclaré en première instance, elle fait appel. Elle a quelques arguments à faire valoir, à commencer par le changement de destination des lieux. Le hall portait sur un restaurant et il était dit qu'il ne devait être fait « un usage exceptionnel qui ne soit dans l'ordre d'un restaurant bien tenu, ni aucun débordement des autres locataires pourvu des immeubles »³².

Un soir que le commissaire d'arrondissement Prévost des Glarbes y tiens un œil, c'est pour voir Joseph Kessel, l'écrivain barcelonnais, « en train d'un

Page de gauche
Fig. 31 • Yvonne George, *Yvonne George*, vers 1925

31. Prévost des Glarbes.
32. *Le Code de Paris (2^e édition)*, Indemnités 1927 de l'Etat - Décret du 24 décembre 1927 sur les immeubles à destination d'habitation - Arrêté du 24 décembre 1927.



7
ON VIENT VOIR
LES ARTISTES S'AMUSER

Rue de Frolois, la clientèle est en panne de se remanier, en grand dans des habitats. D'ancien est déjà le montage de « vieux Bourg », celui de Boulogne-d'Angles. Un petit bar, au sous-sol, en maintient tout de même l'esprit. Mais six ans après s'être installé, Moyses apprend que l'immeuble doit être démolit. Il lui faut à nouveau déménager. Direction l'avenue Pierre I^{er} de Serbie, puis des Champs-Élysées.

À côté de la rue de Frolois, Moyses dispose d'un vaste espace au rez-de-chaussée avec plafond en ferme de bois, gâchettes de femme et grands miroirs suspendus sur plusieurs plans. « On se croirait dans la salle des Mirages, au musée Grévin, à Paris. Les miroirs sont tapissés de tableaux peints à la main. Au plafond se balancent des étoiles qui font penser aux chapelets d'église suspendus aux poutres des fermes au lieu mobile et des restaurants nouveaux style ». « L'été 1937, un seul été est toujours en bonne place. Des photographes de Man Ray venent les mirer. Au sous-sol, un deuxième bar avec site aménagé, plus intime, l'agencement de tables roses, jaunes, il est « à la vie parisienne et que les coteries étaient au monde des premiers chrétiens (le sanctuaire, le rôtisier exquis et caché »). « Déjà métaphysique, les habitants prétendent que ce n'est que dans ce bar que l'on retrouve l'ambiance de « vieux Bourg ». Plus ou, il n'y a pas que l'histoire à avoir changé. La clientèle n'est plus tout à fait la même. Maintenant, les gens du monde veulent voir comment les artistes s'amusent. Arthur Honegger l'a écrit : « On est bientôt le lieu de nos rencontres qui s'ouvrent, certes, rien de chloé et l'on voit vite la fâcheuse, la fâcheuse habitude de venir pour le plaisir de voir son. Seulement, il arriva ce qui devait fatalement arriver : à force d'être au Bourg, le Tout-Paris, un beau jour, s'y retrouva seul avec lui-même : nous étions restés à la porte... Il n'y avait plus de place pour nous ».

Comme rue Boulogne-d'Angles, on peut d'ailleurs rue de Frolois. Mais avec le nouveau esprit qui le caractérise, l'ambiance particulière. Quand on est vraiment chic, on va toujours dans les établissements où l'on peut d'ailleurs.



Chloé
Fig. 34 • Le bar et le restaurant du Bourg sur le Boulevard des Champs-Élysées, avenue Pierre I^{er} de Serbie, entre 1932 et 1937
Page de gauche
Fig. 35 • Les Mirages de la rue Frolois, 1937

Fig. 36 • Chloé, 22 novembre 1937
Fig. 37 • La Vie parisienne, 24 février 1938
Fig. 38 • Paris-Midi, 14 mars 1944



9
LE VIOLON D'INGRES
DE MOYSES

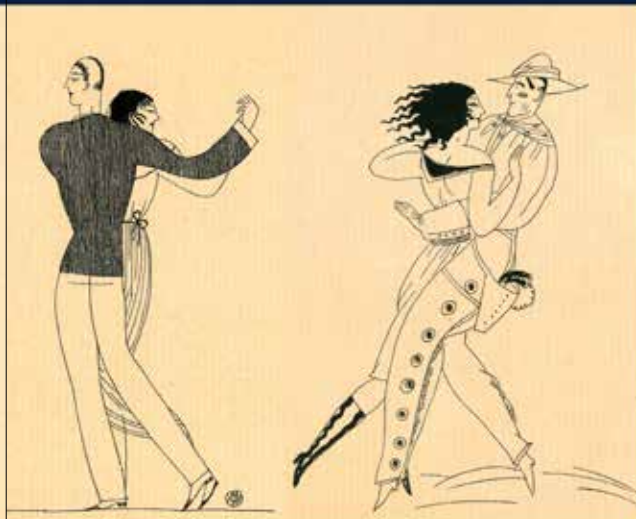
Le patron de Bourg a une vocation rentrée : le théâtre. Il la satisfait, dès 1936, en partant en tournée avec une troupe où produisent des mélomanes, et en passant commande de textes originaux. Plus que la gestion de son établissement, c'est dans cet engagement artistique que Moyses se réalise pleinement. Il se dit, d'ailleurs, « producteur de spectacles de cabaret et de variétés et artiste dramatique ».

À ses débuts, Louis Moyses continue une entreprise de décharge de la gestion quotidienne. Rue de Frolois, il a le grand Chloé et (à côté) Figueat, ancien (Saint-Cyrus, comme girant. Il s'est à l'heure d'ailleurs, le mari de sa sœur Germaine, qu'il confia dans un premier temps, Le Grand Esprit (1936-1938), avant de fonder directement au Bourg, l'ancien pour laquelle c'est « M. Henri Moyses » qui est en 1941 par une équipe administrative portant sur des infractions graves à la réglementation des restaurants et la vente des plats, autrement dit pour un marché noir. À la clé, une fermeture d'un mois. Mais le piège semble vain. Pour les cinquante-quatre autres établissements concernés, les sanctions furent atténuées huit mois.

Moyes croise le pas à peu la structure de son affaire. Il bénéficie d'un de l'enthousiasme de son beau-frère Henri et de sa sœur Germaine, ainsi que de responsables artistiques pour le cabaret tel que la chanteuse Jean Rich, « qui marqua dans son répertoire à la Georges », et la comédienne Odette Talbot : figure lina à son dans Le Bourg d'un public, le film de Cocteau. Ainsi peut-il vivre une part de son temps à son violon d'Ingres le théâtre. Il ne s'en rend compte qu'après un certain temps. Non content de présenter ses artistes sur la scène de son cabaret, avec de dire de petits trucs, il se veut copieux à part entière et, avec l'aide de Marcel Herrand, crée une ou deux troupes. En 1936, départ en tournée dans un bus affublé pour l'occasion, il a peut-être son rôle est d'ailleurs de Danzel. Un souvenir de jeunesse, le père d'ailleurs s'agissait à Chloéville. Tout cela fut très impressionnant. Il n'a que 47 ans, ne peut pas tout de même jouer le rôle de grand-père.

Page de gauche
Fig. 41 • Chloé, 22 novembre 1937
Fig. 42 • Paris-Midi, 14 mars 1944

Fig. 43 • Paris-Midi, 14 mars 1944



12

DES TONS FRANCS,
DES SONORITÉS CRUES

La critique parisienne est partagée d'adhésion du *Beauf sur le toit* et des compositions de Poulenc et Auric, voire de Satie, dominées en complément de programmes. Le très érudit Louis Laloy regrette même un manque de fantaisie ! Encore plus instruits, au *Bœuf*, d'aucuns se divertissent amatalement par cette farce susceptible de mener à l'usage de leur pays...

Mais du carnet d'adresses du conte de Deverant et du récit qui n'est pas une épopée, Cocteau assure la généralité du 11 février 1950 d'un public nombreux et de choix. Craignant que les trois autres représentations des 23, 25 et 28 février ne soient décevantes, il demande à son ami Lucien Durolet de multiplier les invitations. Le révéral dit aussi toutes les espérances : « une œuvre indélébile », selon Milhaud qui se veut pas au fait d'appréhender le succès du « spectacle-concert ». Il peut être et aussi, à la fois comme compositeur et comme chef d'orchestre. Il dirige deux fois au partition, la première fois à rétros faire pour bien la faire entendre, la seconde comme accompagnement de la farce. « Tout Paris, 1.000 personnes et tout les artistes-avant-gardistes, Diaghilev, Stravinsky et Matisse avaient réservé leur départ pour Rome. Prises sous le bras à part un rétro-projet de Noctur [Piquet] et de Laloy [Comard] ? ». Il est vrai que Louis Laloy critique d'une œuvre « libre, sans pas tentes. À l'exercice, la musique « aborde ses rythmes, module ses sons, mais toujours à la première condition, insupportable à la seconde. Quant à la valse des solistes, ce qui y manque le plus, c'est la fantaisie ! ». On peut y ajouter la condamnation en cinq lignes du quotidien *L'Homme libre* : « *Le Beauf sur le toit* de M. Cocteau [sic] a malheureusement fallu faire dire en ballade une œuvre remarquable avec de brillantes heures d'inspiration. On se peut une image de plus années, de plus inutile ! ».

Page de gauche
Fig. 81 • *Le Beauf sur le toit*, Paris, 1951

À ces illustrations font place de nombreuses chroniques favorables, surtout en leur honneur (il y a des érudits), à commencer par Maurice Fédinand, dans *Paul Lévy*, dans le *Miroir de France* : « La première est remarquable.

115. Milhaud : *Opéra de l'Université*, p. 80
116. Cocteau : *Opéra de l'Université*, p. 80
117. *L'Homme libre*, 20 octobre 1950 (28 pages) et *Le Figaro*, 20 octobre 1950 (28 pages)



21
LA VÉNUS NOIRE

Au cœur de la France nègre, le grand show de 1925, Joséphine Baker semble un appel à la libération... Dans son portfolio lithographique *Le Théâtre noir*, Paul Colin l'immortalise à jamais. Révélation de la beauté des corps d'ébène, tous sexes confondus. En 1926, *Blackbirds*, autre revue new-yorkaise en tournée à Paris, déclenche une tornade de éphémères. De retour de Harlem, Darius Milhaud retient la leçon du jazz pour son ballet *Le Crévillon du monde*. Et Stravinski comme Anré et Sallie ne sont pas en reste.



© Mithras
Fig. 111 • Affiche des Black Birds au Moulin Rouge, Paul Colin, 1925
Fig. 112 • La Revue nègre (Joséphine Baker), Paul Colin, 1925
Page de gauche
Fig. 113 • Joséphine Baker, Jean Hy de Bédou, 1921

Cette fête musicale et sexuelle, la Revue nègre de 1925 l'indivisionne parfaitement. À l'invitation de Raoul de Maré, la troupe constituée à New York par la productrice Caroline Dudley fait trembler le Théâtre des Champs Élysées. On y retrouve Sidney Bechet que le chef d'orchestre de Django Reinhardt, Ernest Ansermet, qualifie d'« artiste de génie »¹¹¹. Mais si la distribution compte d'autres talents tels le danseur de chaquettes Louis Douglas et l'éminente chanteuse Maud de Forest, c'est Joséphine Baker qui est en tête d'affiche. « Elle tenait du kangourou hémisphère, de la femme caracol-choue et de la femme de Yaraou, au souvenir Paul Colin, l'auteur de la célèbre affiche de la Revue. Elle se contorsionnait, bondissait, se secouait, profitait ses yeux et traversait la scène à quatre pattes, son derrière mobile devenant le centre mouvant de ses extravagantes évolutions. Puis, non, les yeux croisés de plumes vertes, le crié laqué de soie, elle soulait les colères et les enthousiasmes. Le finissement de son ventre et de ses cuisses constituait un appel à la libération, un retour magique des mesures des premiers âges »¹¹².

La « dansé sauvage » que Joséphine Baker interprète avec le grand succès, dans son numéro de fin de soirée l'invitation de la scène. La jeune Américaine s'est vêtue de d'assez plumes de paon tout. Son son même naturel portait la porte, vite en bas, jupes écarlates, jusqu'à lui faire reculer son amie rose jusqu'au sol. « Une inoubliable statue d'ébène », commente Janet Flanner, le correspondant du New Yorker à Paris, qui loue « son magique corps sombre, un corps modelé qui prenait pour la première fois son François que le noir était beau »¹¹³.

111 Ernest Ansermet (avec Jean d'Esch-Figuer), *Annuaire des Musiciens de la Renaissance*, 1925, p. 176.
112 Paul Colin, *Le Théâtre*, p. 86.
113 Janet Flanner, *Paris Was Wonderful* (1925-1930), p. 233.



23
LE SISMOGRAPHE
DE LA VIE ARTISTIQUE

Le Boeuf jazz, le Boeuf chanté, le Boeuf dansé... Blacks en blanc, blues en direct, débuts et vedettes s'y succèdent. On vient y écouter le guitar de Django et les mélancolies d'Ebenezer. On vient y voir tourbillonner le Ballet Vremska. Et débiter de futurs grands noms de la chanson : Trenet, Moustouff, Ferré, Catherine Sauvage, les Frères Jacques... Le « bon Moysès » est un astre découvreur de talents.

À ses débuts, le Boeuf jazz se fait à la clientèle des artistes, puis, en fil de fer, de ceux qui veulent voir les artistes. Mais vient le temps où ce sont les nombreux regards par Moysès qui séduisent les consommateurs. « J'y allais en partie à cause de l'atmosphère brûlante de la plupart de ses clients, l'entraîneur ethnologue Michel Lertin, mais je suis admise après y faire de l'encensement moquette : les ragtime américains joués par Doucet qui avait joué la succession de Willem »¹¹⁴. « Bien que Lertin portait que depuis le départ de Victor Lewey et de Marthe Willem le jazz s'y est plus interprété que par des blancs, Moysès s'explique à maintenir une profusion « jazz » afro-américain, notamment avec le virtuose pianiste Eddie South (accompagné par son Alabamien), le pianiste Garland Wilson, le trompettiste Arthur Briggs, le saxophoniste Harold Carter. Le guitariste américain Django Reinhardt est aussi à l'affiche. Plus ailleurs, des « Solistes noirs » sont invités aux Églises bordelaises avec deux danseurs-chanteurs des Blackbirds, Elizabeth Wilk et Louis Col, accompagnés par Piero Thomas, alors pianiste au Boeuf.

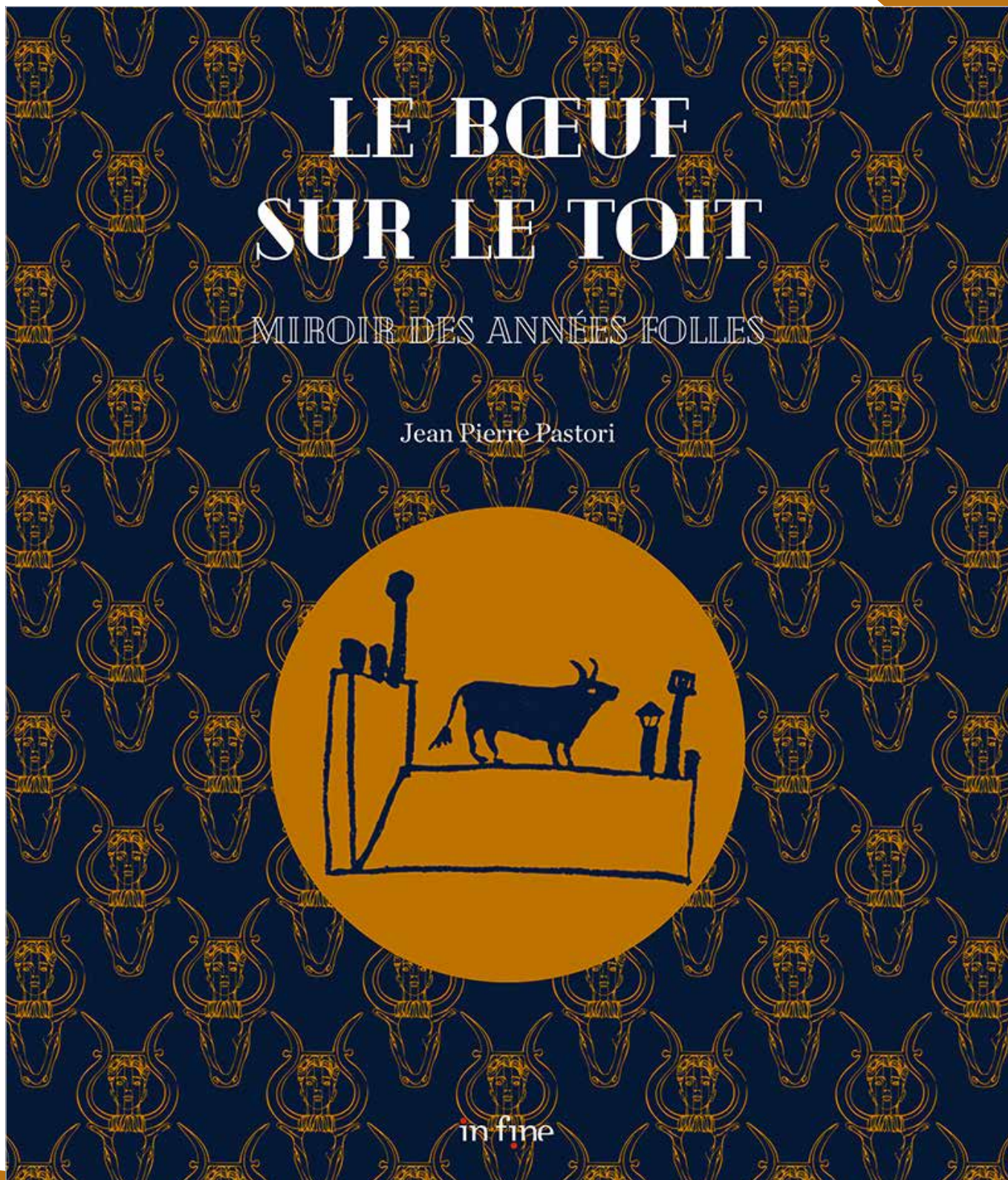
D'autres virtuoses de chœur jouent sur l'inspiration d'Angela, puis sur de Penthière, tel Georges-Henri Rivière, futur directeur du musée national des Arts et Traditions populaires et musicien accompli. Il accompagne notamment les chanteuses de Marcel Herrou, il y a encore le pianiste et peintre américain Eugene McCune, actif du Conservatoire de Kansas City et qui possède au Festival à l'Université de la Grande Charentaise. Incomparable par ses sons d'inspiration le compositeur Virgil Thomson - qui

Fig. 117 • Caricature du Boeuf sur le toit
114 Michel Lertin, *Le Quinquennat bordelais* (1934), p. 68.

NOUVEAUTÉ LIVRE
Communiqué de presse

in fine
ÉDITIONS D'ART

**NOUVEAUTÉS
SEPTEMBRE
2021**



**DISPONIBLE EN LIBRAIRIE
LE 23 SEPTEMBRE 2021**

Contact Presse/Librairie :
Marc-Alexis Baranes
Tél. 01 87 39 84 62 / 06 69 95 13 87
mabaranes@infine-editions.fr

**NOUVEAUTÉS
SEPTEMBRE
2021**

in fine SFPA 10, boulevard de Grenelle • CS 10817 • 75738 Paris Cedex 15
SIRET B 304 951 460 00068 • TVA intra-communautaire FR 56304951460
[Retrouvez-nous sur www.infine-editions.fr](http://www.infine-editions.fr)